

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'autre étranger

Véro Boncompagni

Volume 42, numéro 3 (249), septembre 2000

Cette photo que je n'ai pas faite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32669ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boncompagni, V. (2000). L'autre étranger. *Liberté*, 42(3), 14–19.

L'autre étranger

Véro Boncompagni

Quand on pense que la quête de l'acte photographique est le désir « d'être là au bon moment », cela peut paraître paradoxal de ne pas vouloir déclencher son appareil photo lorsqu'une situation se présente devant nous. Et pourtant cela arrive, car il s'agit bien là d'un choix éthique, un choix que j'ai eu à faire dès mes premiers pas de photographe. J'ai ainsi commencé à donner un axe à mon regard ; aujourd'hui encore, il définit ma vision photographique.

La photo est entrée dans ma vie tel un coup de foudre ; elle est devenue très rapidement un mode de vie, d'autant plus que j'ai voulu au départ ne pas avoir à gagner ma vie par la photo afin de garder cette passion intacte et de la laisser grandir en toute liberté. Au début de ma pratique photographique, je travaillais comme éducatrice spécialisée, surtout auprès d'enfants autistes. Ainsi, j'ai vécu à l'intérieur de ce monde de la « folie » avec ma caméra toujours à portée de main, cet objet étant devenu une partie de moi auprès des enfants avec qui je partageais le quotidien. Durant sept années, j'ai eu la place privilégiée du témoin intime et accepté que l'on cherche souvent à avoir comme photographe.

Il y a eu beaucoup de photographies sur le milieu psychiatrique. À mon sens, toutes ces images ont été faites avec un regard extérieur, un regard sur la superficie de cet univers qui provoque généralement des réactions de peur, sinon de rejet. Voilà une population marginalisée par notre désir de refouler ce qui nous effraie, ce que nous ne comprenons pas, ce que nous ne contrôlons pas.

Ce n'est pas pour rien que les hôpitaux psychiatriques ont été construits à l'origine hors des centres urbains. Il fallait cacher ces visions de handicap, de malformation, peut-être aussi de violence. C'est la médicalisation qui enferme trop souvent. Nous savons bien ce que quelques antidépresseurs socialisés peuvent faire sur notre système biologique au quotidien ! La surmédicalisation ou camisole chimique, l'enfermement sont souvent des éléments participant à la perte de l'intégrité physique. La monstruosité, la saleté, la difformité ne sont que conséquences et masques cachant une vie intérieure particulière qui, même si elle est différente, reste vibrante d'émotions et de regards tout aussi humains que chez n'importe qui ! Et c'est certainement cela qui est si déstabilisant, car on a besoin de sentir la limite entre Nous et l'Autre, surtout quand cet Autre est un inconnu, tellement incompréhensible. Il se doit alors de rester étranger à notre univers, afin que nous puissions nous différencier, nous rassurer, nous sécuriser...

Les photographies qui rappellent cette distanciation ont pour moi un goût amer de superficialité et de sensationnalisme, car, en plus de confirmer ce que l'imaginaire collectif véhicule par rapport à la maladie mentale, elles maintiennent l'exclusion de ces personnes en les plaçant dans la position de « bêtes de foire ». Il y a une vie à l'intérieur de la maladie et cette vie ne se résume pas aux effets des traitements psychiatriques, ni à l'environnement soi-disant thérapeutique.

Ainsi, je me suis attachée à regarder, à vouloir montrer l'humanité vibrante de ces enfants au-delà d'une souffrance qui, contrairement à ce que l'on croit, n'est pas constante, n'est pas toujours délirante. Ces enfants posent un regard qui leur est propre sur ce qui les entoure, ils ressentent une vérité d'émotion au même titre que n'importe quel individu déclaré sain d'esprit.

J'ai refusé de déclencher mon appareil chaque fois que dans mon cadre il pouvait y avoir des éléments à caractère sensationnel ; j'ai partagé l'humanité de ces autistes et j'ai voulu en saisir la vibration à travers le mouvement émotionnel de leur univers qui, s'il est différent du mien, lui reste proche.

L'autisme est décrit comme la psychose ou le trouble de la personnalité qui présente la coupure la plus parfaite avec le monde extérieur ; à tel point qu'il n'y aurait aucune communication possible, comme si l'univers extérieur n'existait pas. Dans un processus thérapeutique et dans une vie au quotidien apparaissent pourtant des

moments de rupture, des failles à ce retrait du monde ; c'est dans ces espaces que j'ai travaillé, et c'est aussi de là que j'ai rapporté mes images.

N'oublions pas un rapport possible entre Narcisse et l'autisme, l'amoureux de sa propre image au point d'oublier le monde. Beaucoup d'autistes sont très beaux : il y a des éclairs dans leurs yeux, il y a des moments de contact par le regard. C'est fugace, inattendu, surprenant, non contrôlable mais c'est là, cela existe et j'ai voulu le montrer. Nous sommes loin alors des représentations convenues. J'ai refusé de répondre à cette convention, et cette prise de position intuitive m'a appris à percevoir les autres différemment et à vouloir regarder au-delà des apparences.

C'est en refusant d'enfermer quelqu'un dans une idée préconçue (ou dans un cadre) que j'ai trouvé mon désir de photographe. L'axe de mon regard s'est dirigé vers le mouvement intérieur, la vérité du senti, quelquefois indicible. Mon paysage, c'est l'autre. C'est ce que je nomme « l'humanité » : notre spécificité d'être humain capable d'émotions particulières et cependant reconnaissables par tous.

Aujourd'hui j'aborde mes recherches personnelles ainsi que mes commandes avec le même désir de vivre de véritables rencontres photographiques. Je photographie en écoutant l'autre, son état, ses émotions. J'écoute et j'accepte de ne pas savoir pour arriver à percevoir, pour arriver à être en syntonisation avec l'autre afin d'accéder à un instant de convergence entre l'émotion vécue, et un cadre photographique qui en devient l'expression.

Véro Boncompagni est portraitiste et photographe de plateau. Elle travaille parallèlement à la réalisation de projets personnels : Réflexions, une exposition itinérante de comédiens, a donné lieu à un livre du même nom. Dans son projet actuel, elle s'intéresse à la thématique de l'exil.

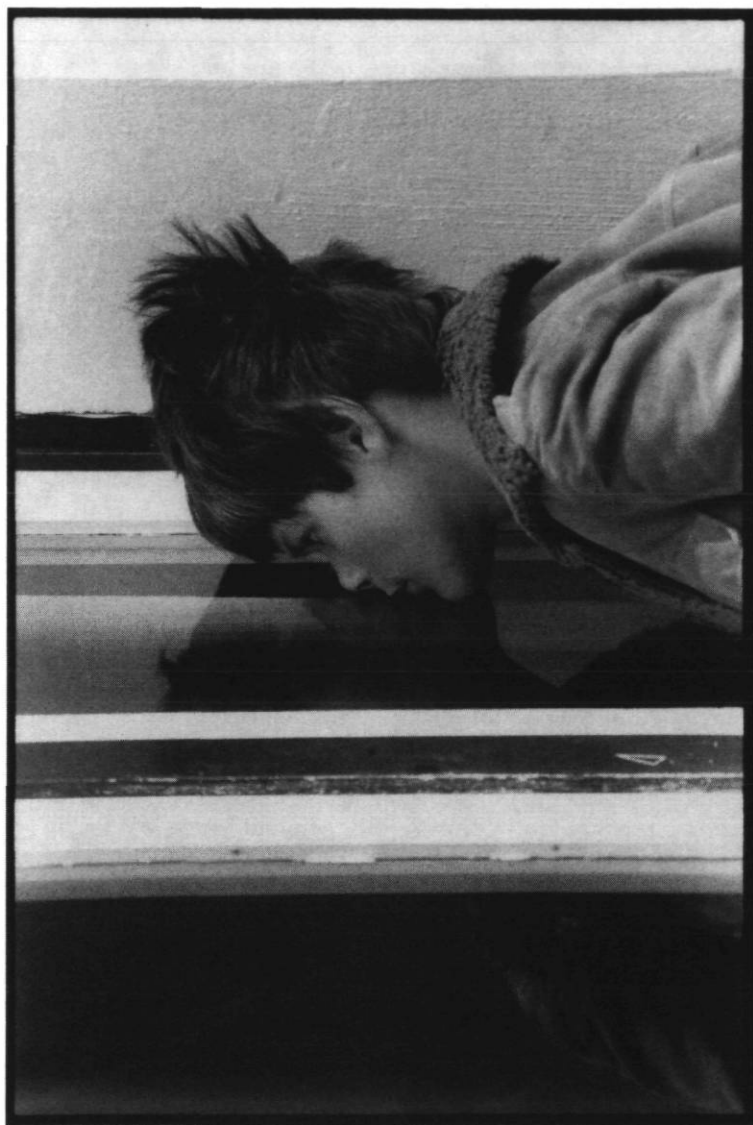


Photo :
© Véro Boncompagni

L'autre étranger

